

13 octobre 2011

Kevin pourra-t-il flirter avec Capucine ?

Baptiste Coulmont, Stéphanie Rapoport et François-Xavier Bonifaix répondent à la question qui fâche...

J'AIM

Par Sandra Franrenet



Odyssee Dao

Quand ils sont venus côtoyer les Capucine sur les registres de l'Etat civil, ça nous a fait tout drôle. Puis la mode est passée et les petits Mattéo, Lucas et Hugo nous les ont presque fait oublier. Sauf que les Brandon nés dans les années 90 ont aujourd'hui 15 ans et qu'il n'est pas impossible que Capu en ramène un à la maison. À moins que ?

Inutile de s'épuiser à feuilleter le bottin mondain pour s'en convaincre : Dylan, Kelly et leurs *buddies* ont le droit de cité dans la haute société. « Dans la vie d'une jeune femme amoureuse, l'autre représente son miroir dans lequel elle se reflète également le milieu social. Fort de cela, une fille élevée dans une famille bourgeoise ou une fille élevée par des parents cadres ou instituteurs ne sera probablement attirée par un Kenny et inversement », commente le psychanalyste François-Xavier Bonifaix (4).

Brandon, Wendy, Jordan, Kelly d'un côté. Capucine, Louis, Valentine, Charles de l'autre. Les classes de nos ados se sont colorées de prénoms bigarrés suivant une mode versatile. Ce qui n'est pas un phénomène récent, comme l'analyse le sociologue Baptiste Coulmont (1) : « Il remonte à la fin du XIXe siècle, lorsque les parents ont abandonné la logique de l'identification à un ascendant (grands-parents, parrain, marraine) pour celle de l'individualisation. » Ce qui est nouveau en revanche, c'est le rythme soutenu auquel les prénoms tendent à succéder et l'éparpillement des parents, qui ont franchi les frontières du vieux continent pour rapatrier des sonorités allochtones.

Ainsi, si les Michel ont eu le vent en poupe durant près d'un demi-siècle, les Kevin, Brandon et Jordan des années 90 ont fait l'objet d'un engouement expéditif (2) dicté par l'arrivée des séries américaines sur les chaînes hertziennes. « À l'instar du coca-cola qui a envahi nos foyers, les héros preppy de *Beverly Hills* ont influencé toute une génération de jeunes parents », explique Stéphanie Rapoport, auteure de deux ouvrages (3) et du site meilleursprenoms.com. Mais contrairement au *soft drink* qui s'est invité sur toutes les tables y compris les plus chics, les prénoms *made in USA* ont essentiellement pénétré les milieux populaires.

Et l'ascenseur social dans tout ça ? Ou l'égalité des chances à l'école ? De jolis principes dont les spécialistes doutent qu'ils aident beaucoup Bécotter Capucine pendant la récré. « Les chances de rencontrer quelqu'un du même établissement sont faibles même si c'est le cas, l'espace scolaire reste très différencié », explique B. Coulmont. « Mais rien n'est impossible », tempère François-Xavier Bonifai, jusqu'à affirmer que les prénoms marqués ethniquement peuvent même favoriser la rencontre. Que ceux qui n'ont jamais bavé devant les biceps bronzés d'un athlète ne lèvent la main...

(1) *Également auteur de Sociologie des prénoms, Éditions Découverte (2011).*

(2) *Si l'on reprend l'exemple de Kévin, ce prénom a été attribué jusqu'à 14 000 fois en France entre 1970 et 1997. Son pic a été atteint en 1991 où 1 garçon sur 100 est baptisé ainsi. (Source INSEE).*

(3) *Auteure de L'officiel des prénoms, Éditions Grasset (2011) et Les 4000 plus beaux prénoms, Éditions Grasset (2010).*

(4) *Auteur de Le traumatisme du prénom, Éditions Grasset (1999)*

Remerciements : Mme Valérie Tondo, INSEE



ARTICLE PRÉCÉDENT